

L'intendant Poivre au ministre, M. le duc de Praslin.

Projet secret - Le 16 juin 1768

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/22

Le 16 juin 1768 : Poivre au ministre : *le Vigilant* et *l'Utile* ne sont pas encore là, mais j'ai fait préparer le terrain pour les recevoir. Ci-joint les instructions secrètes que je leur ai confiées. Je cultive canneliers et poivriers.

16 juin 1768. Poivre au ministre [M. le duc de Praslin]

N°66 – Projet secret.

A Monseigneur seul.

J'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir par ma lettre n°19 en date du 23 février expédiée par premier duplicata sur les vaisseaux *le Villevault* et *le Beaumont*, de mes premières opérations pour remplir vos vues sur l'acquisition des plants d'épicerie fines dont vous m'avez chargé.

La corvette du Roi *le Vigilant* que j'ai expédiée pour le port de Quéda, et le vaisseau particulier *l'Utile* que j'ai envoyé à l'île de Timor au sud des îles Moluques, tous deux destinés à la recherche des plants d'épicerie, ne sont point encore de retour. J'en augure que l'un et l'autre sont arrivés à leur destination et travaillent aux opérations projetées, lesquelles demandent du temps.

Vous verrez, Monseigneur, par les copies que j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint des instructions secrètes que j'ai données aux Sieurs de Trémigon et Cornic, commandants des deux bâtiments ci-dessus, que les premières opérations pour l'exécution de votre projet seront d'employer les bateaux macassars qui fréquentent l'île de Timor et le port de Quéda à aller eux-mêmes chercher les plants que nous désirons. C'est certainement la voie la plus sûre, mais elle est la plus longue, parce que les habitants seront obligés de rester longtemps dans le port où ils auront d'abord mouillé pour attendre le retour de ces Macassars.

Ces navigateurs malais n'ont d'autre occupation que d'aller d'île en île dans l'archipel des Moluques pour y entretenir, à l'insu des Hollandais, la muscade et le gérofle qu'ils recueillent eux-mêmes parce que ces épicerie se trouvent dans presque toutes ces îles dont la plupart sont désertes ou peu habitées. Ils transportent leurs récoltes, les uns à Quéda, les autres aux Philippines et dans tous les ports où ils savent qu'il n'y a point d'Hollandais. Ces navigateurs sont les ennemis jurés des Hollandais, lesquels ne leur font aucun quartier lorsqu'ils les rencontrent, mais ils connaissent si parfaitement l'archipel qu'ils échappent presque toujours à la vigilance des Hollandais, parce qu'ils passent dans des détroits et entre des bancs où les vaisseaux hollandais ne sauraient passer. Ils se prêteront certainement avec joie à nous servir, par le seul plaisir de nuire aux Hollandais qu'ils voudraient voir hors de leur pays.

En attendant le retour des deux bâtiments occupés à la recherche dont il est question, j'ai disposé un terrain convenable pour la transplantation des plants qui me seront apportés. J'ai suivi pour cette disposition la méthode usitée à Amboine pour le gérofler, et celle qui est pratiquée à Banda pour le muscadier. Si les plants nous arrivent vivants, je répons qu'ils réussiront dans le lieu qui leur est destiné.

Si, contre mes espérances, les deux bâtiments ne rapportent rien, je ne perdrai pas courage. Je continuerai mes opérations suivant les rapports qui me seront faits, et je ne quitterai l'entreprise que lorsqu'elle aura entièrement réussi. Je sens plus que jamais la nécessité de nous procurer ici un objet

de richesse pour rendre cette colonie florissante, y attacher les habitants, en attirer de nouveaux, et dédommager l'Etat des dépenses immenses qui ont déjà été faites inutilement, et de celles qui vont se faire avec plus de règle et d'avantage pour la sûreté de cette colonie.

De tous les objets de culture, comme je n'en vois aucuns qui puissent entrer en comparaison pour le produit avec celui que vous m'avez ordonné de procurer à cette colonie.

Déjà le peu de terres cultivées dans cette colonie suffit à produire la subsistance de ses habitants, il reste des terres pour doubler et tripler les denrées de subsistance, et, même en conservant tous les bois nécessaires, nous aurons ici du terrain pour cultiver la quantité de muscadiers et de gérofliers nécessaires pour fournir à la consommation de l'univers entier.

Vous en jugerez, Monseigneur, par ce seul fait : Les Hollandais ont établi tous leurs jardins de muscadiers dans la seule île nommée Poulo-ai. Cette île qui est de la dépendance de celle de Banda, n'a qu'une lieue de tour, elle fournit seule, toute la muscade que les Hollandais transportent par toute la terre.

Le géroflier cultivé par les Hollandais dans l'île d'Amboine est d'un plus grand rapport encore que le muscadier. Ces deux espèces d'arbres produisent chacune deux récoltes par année, et il est commun de voir un seul géroflier porter cinq et six quintaux de gérofle marchand. Ainsi il faudrait peu de terrain pour recueillir une très grande quantité d'épiceries.

En attendant le plant de ces arbres précieux je ne néglige pas la culture du vrai cannellier que nous avons ici où il a été apporté de l'île de Ceïlaon [Ceylan]. Jusque ici cet arbre a été cultivé dans les lieux secs, tandis qu'il devrait avoir le pied dans l'eau. On l'a beaucoup multiplié par ses graines ou baies que l'arbre donne toujours en plus grande abondance dans un lieu sec et lorsqu'il souffre, que lorsqu'il est planté en lieu humide, et qu'avec plus de sève, il pousse plus de bois. C'est ce bois dont nous avons besoin, parce qu'il porte avec lui une écorce aromatique.

Je fais sur mon habitation que je n'ai achetée de la Compagnie qu'à ce dessein, une plantation considérable de ces arbres précieux, et j'espère que ma plantation servira de modèle à tous les habitants de l'île. Il sera fort agréable aux cultivateurs de voir que sans diminuer l'étendue des terres qu'ils emploient annuellement à la culture des grains, ils pourront recueillir chez eux chaque année, les uns cinquante, les autres cent livres de cannelle, en plantant ces arbres le long des rivières qui arrosent leurs habitations, et dont les bords sont généralement inutiles et abandonnés. Les habitants les plus laborieux abandonnent ordinairement ces abords de rivière à leurs esclaves qui y plantent quelques bananiers.

Ce serait au milieu de ces bananiers mêmes qu'il conviendrait à l'habitant de cultiver le cannellier, parce que cet arbre aime l'ombre, l'humidité et demande à être à l'abri des vents.

Je ne néglige pas non plus la culture du poivrier, nous avons du terrain pour tous ces objets, en employant celui que nous avons d'une manière convenable. Il y a déjà ici beaucoup de plants de poivrier, et M. Law m'en a envoyé encore de nouveaux qui réussissent très bien. Nous avons ici l'arbre sur lequel le poivrier grimpe comme un lierre, c'est le même que celui qui est employé à cet usage à la côte malabar, j'en ai fait chez moi une plantation considérable.

J'espère, Monseigneur, que le ciel bénira vos vues patriotiques sur les îles et le zèle que je mets à leur exécution.

Je suis avec respect, etc.

Poivre

Au Port-Louis, le 16 juin 1768.

* * *